

La création dans les marges francophones

Robert Major

Number 85, January 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42092ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, R. (1996). La création dans les marges francophones. *Liaison*, (85), 19–23.

LA CRÉATION DANS LES MARGES FRANCOPHONES

ROBERT MAJOR, UNIVERSITÉ D'OTTAWA

Je vous propose une réflexion sur le centre et sa périphérie, la littérature et ses marges. Réflexion alimentée par mes lectures, certes, mais suscitée aussi par mon expérience personnelle, fort banale au demeurant, mais exemplaire dans sa banalité.

En effet, comme plusieurs d'entre vous, et pour des raisons qui tiennent autant à la commodité et à l'économie qu'au choix politique, je suis résident de l'Outaouais, cette région doublement périphérique et doublement marginalisée, puisqu'elle est à cheval sur une frontière, celle qui sépare le Québec, majoritairement francophone, de l'Ontario, majoritairement anglophone. Je travaille en Ontario, je réside au Québec. Tous les jours je quitte mon lieu de résidence québécois pour intégrer une enclave unilingue francophone — le Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa — dans une université officiellement bilingue et biculturelle, située dans une ville essentiellement anglophone qui est elle-même la capitale d'un pays massivement anglophone mais qui se veut, par ailleurs, bilingue et multiculturel, avec tous les ratés, les demi-succès, les tensions, mais les réussites, aussi, que vous connaissez et que nous pouvons deviner, quand un projet politique généreux, vaguement utopique, se heurte aux dures réalités socio-économiques et aux résistances des individus concrets, avec leurs préjugés, leurs valeurs, leurs idéologies, souvent contrastantes.

Ce trajet matinal quotidien reprend, mais en sens inverse, en le renversant, donc, le trajet unique que j'ai effectué, il y a maintenant plus de vingt ans, lorsque j'ai quitté mon Ontario natal, espace d'un vécu minoritaire, pour intégrer le Québec, que je souhaitais pays normal, où l'on puisse vivre sans constamment réfléchir à son identité ni se sentir tenu de la défendre à tous les instants contre les empiètements et les brimades qu'impose, consciemment ou inconsciemment, une population à ses minorités ethnoculturelles. Sur ce plan, les anglophones ne sont ni pires ni meilleurs que d'autres.



C'est le lieu d'où je parle. J'ai pensé que ces quelques précisions étaient pertinentes dans un colloque tel que celui-ci, qui cherche à tracer les contours de la création littéraire en Ontario français. Franco-Ontarien de naissance et Québécois d'élection (ou d'adoption, c'est selon), remettant quotidiennement en question ce changement d'identité, vieux de vingt ans maintenant, qui est alternativement ou simultanément perçu comme une lâcheté ou une délivrance, oscillant constamment entre ces pôles contradictoires, je me reconnais aisément dans le protagoniste du dernier roman de Daniel Poliquin, spécialiste de la mauvaise conscience et des remords, lourds du poids de toutes les lâchetés collectives. De plus, comme nous tous ici, je suis le dépositaire (ou le bénéficiaire ?) d'une double excentricité par rapport au noyau — la France — qui est notre référence obligée aussitôt qu'il est question de création pendant des échanges savants. En

effet, le Québec vit quelquefois mal sa relation avec la France, avec Paris, devrais-je dire ; c'est le cas également de l'Ontario français, dont les rapports avec le Québec n'ont rien à envier à la première relation, au chapitre des tensions et des ambiguïtés.

Je suis donc un homme de la marge ; forcément, je m'intéresse à des littératures marginales, celles du Québec et de l'Ontario français, ces littératures dont l'autonomie est mal assurée et qui ne se définissent que par rapport à un centre, ailleurs. La France les classait, autrefois, parmi les littératures connexes¹, c'est-à-dire parmi ces choses qui n'ont de réalité que par leur lien avec l'élément essentiel. Sans doute les pense-t-elle toujours ainsi.

Mais rassurons-nous : être de la marge n'est pas négligeable, surtout en littérature. La marge est consubstantielle à l'écrit. Au sens propre, d'abord. Pas de page sans marge, pas de lettres sans bordure, pas d'encre noire sans support et encadrement d'espace blanc. Mais au sens plus large, aussi, la réalité littéraire ne saurait exister sans refoulement constant vers ses franges de ce qui ne saurait s'y intégrer de plein droit. Pas de littérature

sans marginalité, qui la précède ou la talonne, la conteste ou la nie, la prolonge ou la dilue. Mais qui toujours, ainsi, la constitue dans son espace et son champ propre, dans sa vérité et son essence. Comment sait-on qu'il se fait une littérature essentielle à Paris? Parce qu'on peut la comparer à une littérature contingente, connexe, marginale, secondaire, régionale, voire régionaliste qui se fait ailleurs, en province, ou dans les territoires limitrophes. Comment sait-on qu'il se fait une littérature d'envergure nationale à Montréal? Parce qu'on peut la comparer à des productions périphériques, vaguement ou gentiment régionalistes, de Trois-Rivières ou de Sudbury. Je caricature, mais à peine. Des confins, des bornes sont nécessaires à la chose littéraire tout autant qu'à l'objet-livre. La marge s'oppose à l'écrit mais également le constitue; elle enclot le texte et l'identifie mais s'en coupe du fait même. Cette double et dialectique réalité d'inclusion-exclusion est ce qui fait, littéralement, la littérature. Les considérations sur la marge, en somme, ne sont ni futiles ni marginales.

Mais peut-être aurais-je dû éviter le mot, négativement connoté, pour en retenir un autre, celui que propose François Paré dans son beau livre récent : *Les littératures de l'exiguïté*². Ce livre, d'ailleurs, sert d'amorce et d'enracinement à ma réflexion. Québécois, œuvrant dans le milieu ontarien (il est professeur à l'Université de Guelph), François Paré en est venu, sous l'effet de cette double excentricité (j'emploie, évidemment, le mot dans son sens premier, scientifique), à ne voir la littérature que sous cet angle :

Il m'est devenu impossible de voir la Littérature — toute la Littérature, voilà la question — autrement que par les yeux inquiets de ces bandes exiguës de culture, ces écritures de l'exiguïté, qui me semblent bien souvent constituer aujourd'hui le tranchant de l'écriture mondiale (page 7).

Certes, la notion d'exiguïté est elle-même ambiguë et il n'est pas certain qu'elle puisse remplacer avantageusement la notion de marge. Peut-être ne fait-on que passer de Charybde en Scylla. L'exigu est petit, insuffisant, étroit, modeste, étri-qué, minuscule. Médiocre, aussi. Il est le refoulé : ce qui est refoulé à la marge de ce qui est grand et important. Tel est le statut des petites littératures auxquelles s'intéresse François Paré, dans son livre qui tient autant de l'essai que du journal intime, de l'analyse critique que du cri du cœur, de l'exposé savant que du plaidoyer.

A-t-on fait du progrès en passant de la marge à l'exiguïté? La notion d'exiguïté, tel que je viens de la définir, ne semble guère méliorative par rapport à la marge. Toutefois, elle présente un double avantage indéniable. D'abord, elle est élastique. La marge est fixe, en typographie comme dans les relations institutionnelles, alors que la notion de petitesse ou d'étroitesse ou d'exiguïté est infiniment variable. La notion d'exiguïté permet donc d'inclure une diversité de phénomènes qui n'ont en commun que leur définition relationnelle : ils se conçoivent en relation avec un élément central écrasant, qui occupe, à leur avis, trop de place. Le deuxième avantage de la notion se trouve dans le fait qu'elle déplace l'accent. Elle introduit un élément dynamique ou volontaire, particulièrement révélateur. En d'autres mots, s'il y a des littératures exiguës, c'est en partie parce qu'il y a eu *exiguïtation*. Il y a eu exclusion, tassement vers la périphérie.

En effet, François Paré est spécialiste de la Renaissance. Ce siècle est sa référence constante. Se sont alors constituées institutionnellement les grandes littératures européennes — la française, l'anglaise, l'allemande et, à un moindre degré, l'italienne — qui se sont affirmées comme héritières de l'Antiquité gréco-romaine, ont fermement posé les assises de leur pouvoir implacable, se sont données, en somme, comme souverainement évidentes, pôles obligés de toute réflexion littéraire et de tout discours culturel. Sans la moindre trace de mauvaise conscience, elles ont refoulé hors du centre toutes les autres.

C'est dans cet espace des restes que François Paré est allé les chercher, s'attardant davantage aux littératures franco-ontarienne et québécoise, mais embrassant également la suisse ou l'acadienne, la silésienne ou la jamaïcaine, l'islandaise ou la basque, la zaïroise ou l'occitane. Il a fort à faire, car il y a, dans le monde, des milliers de littératures minoritaires, suscitées par l'arbitraire des frontières, les contre-coups de l'histoire, les fantaisies des princes et les aléas de l'émigration; des centaines de littératures coloniales, legs de l'impérialisme européen; de nombreuses littératures insulaires, à la fois dépendantes et farouchement autonomisantes; et plusieurs petites littératures nationales, dont le degré d'institutionnalisation est variable et facteur des ambitions collectives. La notion d'exiguïté, je le répète, est élastique. Les écrivains québécois peuvent souffrir de leur marginalité face à la France ou les écrivains franco-ontariens de la leur, face au Québec, mais cette marginalité n'a aucune commune mesure avec celle des petites cultures qui sont



à la limite de l'intelligibilité, puisqu'elles sont hors des grandes langues et dépendantes de la traduction. Ainsi, selon que l'éclairage se portera sur la littérature franco-ontarienne ou la française, la littérature québécoise sera perçue comme hégémonique ou exiguë. Mais même si on la considère exiguë, cette caractérisation n'est pas infamante pour autant. En effet, nombreuses sont les littératures à loger dans les bandes exiguës de la culture occidentale. Par exemple, dans la mesure où elles sont à toutes fins pratiques exclues des programmes d'enseignement des universités occidentales, les littératures du Japon et de l'Inde, pays peuplés et puissants, pourraient aussi être perçues comme de petites littératures.

On le voit, la notion est souple. Elle permet à Paré des réflexions stimulantes sur des écrivains et des œuvres du Québec, ou de l'Ontario, qui sont mises en regard d'une production mondiale. Elle lui permet d'aborder sans condescendance les textes franco-ontariens, qui s'insèrent dans le vaste ensemble des productions exiguës. Elle lui permet, surtout, de judicieuses réflexions sur la littérature, le discours critique, l'enseignement universitaire, la tyrannie théorique, la prétention à l'universalité de la littérature française et la nécessaire création de « biens symboliques inédits » (p. 157) par une authentique marginalité culturelle.

La réflexion de François Paré s'insère dans une mouvance actuelle qui tend à exacerber les particularismes, à valoriser les singularités, qu'elles soient ethniques ou groupusculaires, et à faire éclater les grands ensembles sous une forte poussée centrifuge. Plusieurs — surtout les politiques — s'en inquiètent ou le déplorent. On en a vu une illustration récente dans les déclarations incendiaires et irresponsables des petits politiciens de l'Ouest du pays face aux visées autonomistes du Québec. François Paré, au contraire, et dans la sphère qui est la sienne, s'en réjouit. « La conjoncture est donc à son meilleur » (p. 157), déclare-t-il. A son meilleur pour les exigus, s'entend ! Les marginaux prennent conscience qu'ils sont « plusieurs » ; qu'ils sont, de fait, la majorité. « À elles seules, les grandes littératures ne sont que l'institutionnalisation mémoriale de l'exclusion » (p. 158), exclusion qui, selon lui, a appauvri l'humanité. Or, les exclus clament de plus en plus leur pluralité, affirment l'irréductibilité de leurs différences, manifestent la richesse de leur hétérogénéité, se re-connaissent différents, irréductibles ; multiples, donc, mais liés.

C'est ainsi sur un ton de manifeste que se termine l'essai discontinu de François Paré. L'essentiel se trouve maintenant

dans la marge. Qui devient, du fait même, l'espace fondamental. Le renversement est absolu, la marge, à toutes fins utiles, n'existe plus. Le tranchant de l'écriture mondiale, pour re-prendre son expression, se trouve maintenant dans les bandes exiguës de culture, dans les littératures de l'exiguïté.

Le propos est salubre, sans doute. Nombreux sont les écrivains qui ont pu souffrir de la tyrannie du centre, de ce terrorisme littéraire parisien. Ou montréalais ou dakarois ou... (que les exigus mettent ici le nom de leur capitale, au choix !). Car on sait qu'il n'y a pas plus parisien parvenu que le provincial revenu, celui pour lequel il n'y a de vérité et d'authentique littérature qu'en deçà des Pyrénées (ou des Alpes, ou de l'île de Montréal). À un point tel que la figure du « retour d'Europe » est devenue classique dans de nombreuses littératures mondiales : la canadienne-française comme les négro-africaines et la maghrébine. Je brosse les grands traits de cette figure, et je lui laisse son nom « retour d'Europe » par commodité : aujourd'hui, elle pourrait, comme je viens de le signaler, prendre d'autres noms : retour de Montréal, ou retour d'Ottawa.



Au Canada, le « retour d'Europe » est une figure caricaturale, à la fois ridicule et détestable : accent à la française, manie des comparaisons méprisantes, morgue pour ceux qui l'entourent, ses compatriotes pourtant, mais dédaignés comme des roturiers, nostalgie d'un Paris mythique³. En réalité, le « retour d'Europe » n'est pas vraiment revenu. Il ne réussit pas à se réadapter pleinement à sa terre natale ; il est devenu un exilé de l'intérieur. Il en a eu plein la vue à Paris, et il est revenu aveuglé, insensible aux réalités qui l'entourent.

Par ailleurs, cette figure caricaturale cache une réalité profonde, qui la rend tragique. Pour les individus comme pour les collectivités, on ne peut sortir de soi, se dépasser, que par voie de comparaison avec ce qui est plus grand que soi. Le « retour d'Europe », malgré ses idiosyncrasies, impose cette évidence, que ne lui pardonnent pas ses compatriotes. On le ridiculise, alors qu'il incarne une terrible réalité. Trop de petites gloires locales et banales souffrent de ce qu'on leur porte ainsi ombrage, en les mesurant à l'aune de ce qui se fait de mieux, dans les grands centres mondiaux de la culture contemporaine. Or, certaines réalités sont incontournables. La force centripète des métropoles attire inmanquablement vers elles les éléments les plus lourds, les plus riches, les plus denses, les plus nourrissants, malgré qu'on en ait. On aura beau dire que Paris aussi pratique une littérature régionale et que la Révolution française n'est

qu'un événement local, on ne convainc personne.

Ainsi, il faut soigneusement distinguer. Que les marginaux accèdent à la parole, que les petites littératures prennent leur place au soleil, qu'elles soient intégrées dans le patrimoine littéraire de l'humanité, on ne peut que s'en féliciter. Par ailleurs, si cela conduit à une forme de nombrilisme régionaliste, tout le monde y perd.

La littérature canadienne-française a connu cette tentation du nombrilisme. Et dès ses premiers pas. L'un de nos premiers écrivains, Octave Crémazie, meilleur critique que poète, regrettait amèrement que les Canadiens ne parlent pas une langue amérindienne. La littérature canadienne-française aurait eu alors, aux yeux des cercles parisiens, le cachet de l'exotisme, sinon de l'originalité, et aurait pu connaître, par la voie des traductions, une faveur considérable en France. Malheureusement, les écrivains canadiens-français, à son avis, n'étaient que des ersatz d'auteurs français, écrivant la même langue — mais mal —, reprenant les mêmes propos — mais toujours avec un certain retard et sur un mode mimétique et dégradé. L'aune était la France, et le Canada français, société d'épiciers, ne pouvait prétendre rivaliser.

Le débat était lancé, pour ressurgir périodiquement, toujours irrésolu, toujours insoluble. Il a même pris, au début du siècle, un aspect de guerre ouverte, alors que régionalistes et universalistes s'opposaient farouchement dans des œuvres, des manifestes et des revues⁴. Pendant le premier demi-siècle, personne n'y échappait et toute œuvre était récupérée ou rejetée par un camp ou l'autre.

Ainsi, avec l'autorité de ses titres ecclésiastiques et universitaires, M^{re} Camille Roy, recteur de l'Université Laval, se faisait le propagandiste de la littérature canadienne. À l'inverse, Victor Barbeau, essayiste et pamphlétaire vitriolique, s'offusquait de cette danse autour de l'érable, notre arbre totémique. Pour les uns, la littérature française s'installait d'emblée dans l'universel, peignait le monde et l'homme dans l'absolu, visant l'humanité totale, alors que les petites littératures, dont la canadienne-française, n'étaient que folkloriques, particularisantes, nationales dans le meilleur des cas, régionalistes dans le pire. Ce qui portait Gaston Miron, poète national s'il en est, à se demander, excédé, pourquoi Pablo Neruda était poète universel quand il décrivait l'olivier, alors qu'un poète québécois était accusé de pratiquer du régionalisme folklorisant lorsqu'il faisait un poème sur l'érable.

Ce débat a connu un moment paroxystique pendant les années 1960, au moment où il fut question de consacrer le corpus québécois par l'enseignement universitaire. Partisans de l'universel (lire : de la littérature française) et propagandistes de l'identité nationale s'opposèrent farouchement dans le cadre de discussions savantes sur les programmes scolaires. L'enjeu était de taille. On s'en doutait depuis un bon moment mais Barthes a eu le mérite de le formuler succinctement à peu près au même moment : est littérature ce qui s'enseigne comme littérature. L'instance de reconnaissance et de consécration qu'est l'enseignement universitaire est tout à fait fondamentale.

La littérature québécoise a donc conquis de haute lutte, à ce moment, la consécration de l'enseignement universitaire dans son propre pays. Très rapidement, par la suite, se sont multipliés, non seulement les instruments de recherche et de diffusion (revues, dictionnaires, anthologies, bibliographies, histoires littéraires, etc.) mais aussi les instances de production, éditeurs subventionnés, et les œuvres. Une quantité d'œuvres. Il s'est publié, au Canada français, 200 romans entre 1837 et 1914. Maintenant il s'en publie autant dans une année. Un raz-de-marée diraient certains, désolés d'une surproduction où on trouve le meilleur et le pire, mais qui ferait certainement le bonheur de Lautréamont, lui qui voulait que tout le monde soit écrivain.

L'équivalent se retrouve aussi ailleurs, depuis quelques années, à l'échelle de la planète. Et souvent dans le très minuscule, sinon le microscopique. François Paré en donnait un exemple révélateur : l'institutionnalisation rapide (précoce ?) d'une minuscule production littéraire, celle de la très petite république de Sao Tomé et Príncipe. D'ores et déjà, à travers une revue, *Cultura en movimento*, existe, dans sa spécificité, avec une instance de régularisation, de normalisation et de mémorialisation, une littérature qui s'appelle saotomienne, et qui, par le biais de la lusophonie, recevra une certaine diffusion.

On peut s'en réjouir; on peut le regretter. Regretter que des œuvres importantes, marquantes, essentielles, soient déplacées par l'émergence de ces œuvres nouvelles. Si on enseigne du Jean-Claude Germain ou du Jean Marc Dalpé ou du Michel Ouellette ou du Doric Germain, forcément on a moins de temps pour enseigner (et donc faire lire et découvrir) du Molière. Si les romans de Victor-Lévy Beaulieu et de Daniel Poliquin et de Gabrielle Poulin prennent place dans le cursus, d'autres doivent lui faire de la place. Et on en arrive à



devoir choisir entre Voltaire et Jacques Godbout, si on cherche des exemples de prose ironique, entre les poètes Victor Hugo et Patrick Desbiens, ou Louise Labé et Andrée Lacelle, entre les nouvellistes Merrimée et Maurice Henrie.

Ces choix sont inquiétants. Mais il faut choisir. Pas pour soi-même, certes, car les universitaires, lecteurs professionnels au long cours, pourront beaucoup embrasser, tout ou presque, au fil des quarante ans de leur carrière effective. Leurs étudiants, toutefois, n'ont qu'un temps limité, celui du cours universitaire. Il faut donc choisir. De plus en plus, ce choix s'effectue en faveur des petites littératures et au détriment des grandes littératures hégémoniques, qui sont ramenées à leurs frontières nationales après avoir rayonné, tel le soleil de l'empire britannique, sur l'univers.


Ce qui se dessine, c'est une parcellisation du pouvoir symbolique, qui sera maintenant distribué parmi une multitude de collectivités ou d'institutions littéraires, celles de l'exiguïté. S'ensuit une décentralisation radicale du discours, qui ne pourra plus émaner exclusivement des hauts lieux de la culture, qu'ils soient Paris, Londres, New York ou Rome. Une telle décentralisation est un déclin, car toute relativisation du pouvoir signifie son partage, donc sa réduction.

On peut s'inquiéter de ce déclin des grandes littératures impériales et du crépuscule de leurs intellectuels. Par ailleurs, on peut aussi choisir de ne pas s'y arrêter en gommant l'opposition, au demeurant factice. George Bernard Shaw disait jadis que l'Angleterre et les États-Unis étaient deux pays séparés par une langue commune. Par voie d'analogie, mais en refusant l'opposition, j'affirmais plutôt que la littérature française est la mienne, tout autant que la québécoise et la franco-ontarienne. Par vertu de naissance, j'affirme mes droits sur *La Chanson de Roland* et le *Testament* de Villon, je réclame la possession indivise de l'œuvre de Camus. La littérature québécoise, issue en droite ligne de cette grande tradition culturelle française, est la mienne également, tout comme la franco-ontarienne, d'ailleurs, elle-même issue de la québécoise et à peine libérée de son giron. Je trouve donc normal que Jacques Godbout et Anne Hébert soient édités à Paris, que la France couronne Gabrielle Roy et Marie-Claire Blais et Antonine Maillet, que Patrice Desbiens, le poète maudit de l'Ontario français, décide de vivre au Québec.

Un même sang, une même tradition circule à travers tout cela. La langue partagée nous soude, mais ne peut cacher, pour

autant, la grande diversité culturelle qui est la nôtre. C'est tant mieux, car cette diversité est à promouvoir, et universellement. Comme l'a bien montré Jean Marcel⁵, c'est elle, cette diversité culturelle, qui est en péril devant la constitution des empires nouveaux, ceux de la standardisation et de l'homogénéisation télévisuelle, de la culture mise en boîte en Californie.

En somme, comme une vie de lecture est tout de même limitée, qu'on ne peut tout faire, tout lire, tout connaître, je devrai peut-être choisir entre *Le Médecin de campagne* de Balzac et *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie, entre les essais de Sartre et ceux de Fernand Dorais, entre le théâtre de Michel Tremblay et celui de Jean-Marc Dalpé, entre la poésie de Pierre Nepveu et celle de Pierre Pelletier. L'important, c'est de ne pas choisir *Dallas* ou *L.A. Law* ou *Terminator II*, ou de s'en tenir aux romans de Stephen King.

J'irais encore plus loin. Nous avons l'insigne privilège de partager une des grandes langues de civilisation. Cela nous donne accès, d'une part, à tout ce que cette langue a produit et qui intègre de nombreuses cultures mondiales : l'hexagonale, certes, mais aussi la belge, la suisse, les nord-africaines, les négro-africaines, les asiatiques, les américaines. D'autre part, nous est offert sur un plateau tout ce qui est traduit dans cette langue. Le français est, depuis plusieurs siècles, l'une de ces grandes langues — une demi-douzaine, tout au plus — par lesquelles transite forcément toute la richesse de l'humanité. A-t-on idée de la chance qui est la nôtre ! Le créateur franco-ontarien est le légataire universel de cette richesse inouïe. Il est au point de convergence de ce faisceau extraordinaire de forces vives. À lui de leur donner figure spécifique, dans le contexte et la culture qui lui sont propres. 



NOTES

1. Voir le volume III de l'*Histoire des littératures* de la Pléiade.
2. François Paré, *Les Littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 1992, 175 pages.
3. Voir Jean Larose, *L'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 1991, pages 128-144.
4. Voir, par exemple, l'article de Gaston Pilote, « Victor Barbeau et la querelle du régionalisme » dans *Études françaises*, volume 7, n° 1, février 1971, pages 23-47.
5. Jean Marcel, *Pensées, passions et proses*, Montréal, L'Hexagone, collection « Essais littéraires », 1992.